

Pour une démocratie frivole

Pierre Turgeon

Volume 32, numéro 1 (187), février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turgeon, P. (1990). Compte rendu de [Pour une démocratie frivole]. *Liberté*, 32(1), 106–111.

ESSAIS

PIERRE TURGEON

POUR UNE DÉMOCRATIE FRIVOLE

On ne peut pas vivre sans conscience. Sans cette voix que l'on reconnaît pour sienne et à laquelle on obéit plus ou moins. Quelle souffrance lorsqu'on n'entend en soi qu'un chœur discordant! D'où le succès des systèmes doctrinaires et religieux qui imposent cette voix par la bouche d'un chef révolutionnaire ou d'un prophète. L'insoutenable angoisse disparaît alors au prix de la liberté. Je fais ce que me dicte Dieu ou le sens de l'histoire.

Mais ces systèmes éprouvés s'effritent. On n'échappe plus à la liberté. Et les problèmes de conscience ressurgissent avec une acuité redoublée. Comment les milliards d'atomes de nos sociétés individualistes vont-ils se gouverner eux-mêmes? Sur quoi fonder un engagement que les «ismes» ont cessé de livrer en kit: marxisme, libéralisme, conservatisme, péquisme? Cette désintégration des doctrines, que d'aucuns vivent comme l'effondrement de la pensée elle-même, le philosophe Gilles Lipovetsky la perçoit au contraire comme la fin de l'obscurantisme. Dans deux essais toniques, *L'Ère du vide* et *L'Empire de l'éphémère*, ce Pangloss français constate d'abord que le meilleur des mondes possibles, c'est justement celui où ils sont tous possibles. Celui-là même qui émerge de la ruine de tous les systèmes.

Il n'y a plus de grands affrontements idéologiques, constate-t-il. Ce qui n'exclut pas des divergences d'opinions. Mais on a enterré la hache de guerre. De Moscou à Tokyo, de Prague à New York, on reconnaît à présent universellement

les mérites de l'économie de marché et de la démocratie. Une telle quasi unanimité est unique dans l'histoire. Finies les guerres de tranchées entre les bons et les mauvais. Nous sortons de l'âge manichéen et révolutionnaire qui a commencé avec Voltaire et dont Sartre fut l'ultime grande figure.

L'intellectuel disparaît, qui critiquait le monde, l'injustice, l'ignominie de la réalité au nom de l'idéal, qui dénonçait ce qui était au nom d'un devoir être. Avec la fin de la guerre froide, s'estompe le dernier grand combat, celui du capitalisme contre le communisme.

Et maintenant? Nous vivons une époque *cool*. Qui va soutenir la dictature en Chine aujourd'hui? Personne! Incroyable, quand on se souvient, avec Lipovetsky, qu'à l'époque les blindés russes de Staline avaient fait pire que les tankistes chinois sur la place T'ien an Men, et que Sartre les défendait.

Et le contrôle social? Malgré les efforts de contrôle précis, dans la publicité et la propagande, l'autonomie individuelle ne cesse de s'accroître. Les spécialistes en marketing, en prospectives essaient d'adapter le marché à la demande, mais c'est le consommateur qui commande. Qui contrôle quoi? La publicité matraque? Mais les gens en font ce qu'ils veulent. Le consommateur est de mieux en mieux informé. Donc capable d'exercer un jugement critique. Il accepte ou refuse. Il joue. Et puis il ferme le poste.

Et l'État ne domine rien. Un exemple? La dénatalité. Les naissances chutent, les gens vivent de plus en plus vieux. Tous les États, qui prévoient le problème du financement des hospices de l'an 2020, souhaitent hausser le taux de natalité. Pour y arriver, on augmente les allocations familiales, on essaie d'alerter l'opinion par de grandes campagnes médiatiques. Mais rien à faire. Qui contrôle quoi?

Ce que Lipovetsky appelle les logiques de la séduction et de l'éphémère sont de plus en plus dominantes. La consommation et la production des objets, des communications, de la culture, des idées vont connaître une obsolescence, une dé-

suétude de plus en plus rapides. La logique de la mode ne va plus s'appliquer qu'au vêtement mais à des pans entiers de la société. Autre phénomène: le présent se retourne sur son passé, il se met à consommer ses traditions. Le passé reprend de la valeur parce que, sous l'éclairage de la nostalgie, il représente le qualitatif. Mais aussi parce qu'on veut choisir même son époque, on ne veut pas être sommé d'être à la mode du présent. On recycle le passé, parce que le présent, c'est très bien, mais le passé, c'est super aussi. L'âge de la mode n'est pas nécessairement celui du plus nouveau. Une société vouée au changement se retourne nécessairement vers ses racines.

Le monde de la mode, la démocratie frivole, génère une valeur fondamentale: le plaisir. La jouissance. Et surtout l'absence de contraintes lourdes. Plus on est dans la mode, moins il y a de contraintes. La mode dirigiste de Dior, c'est terminé. On est tellement libre qu'on peut tout porter, même des vieilles fringues. Aujourd'hui on accepte tout. Pour en jouir. Pour en jouer.

Les gens ont changé. Ils veulent vivre heureux. Il ne veulent plus se sacrifier en faisant quinze enfants. Ils en veulent deux, et pas plus. Certes on vit de plus en plus avec la conscience de l'avenir, mais en même temps on n'a plus aucune voie royale pour fixer ce qu'est le bien commun. Résultat: les individus deviennent davantage pragmatiques. Un exemple donné par Lipovetsky: à son arrivée au pouvoir en France, la Gauche a mené une politique fastueuse qui a entraîné trois dévaluations. Après dix-huit mois, elle a changé de cap à 180 degrés. Personne n'a bougé. Tout le monde comprenait la nécessité d'un plan d'austérité. Récemment les médias rapportaient que la croissance économique était bonne, que les entreprises avaient retrouvé leur marge bénéficiaire. Et des grèves d'éclater partout. Il y a cinq ans, la crise avait été en quelque sorte incorporée dans la conscience collective. Mais dès l'instant où l'économie redémarre, pourquoi se priver?

Il n'y a là rien de contradictoire. On ne croit plus à l'idée que parce qu'on aura enlevé leur fortune aux riches, tout le monde vivra dans un pays de Cocagne. Et on sait qu'une nation ne peut pas dépenser plus qu'elle ne produit. À présent, des millions d'individus peuvent raisonner ainsi: s'il y a l'inflation, nos produits sont trop chers, on vend moins, on produit moins, et on se retrouve au chômage. Avant la guerre, ces notions étaient comprises par 100 personnes. Aujourd'hui, chaque bulletin télévisé montre les courbes de chômage et d'inflation. La notion d'économie est intégrée dans la culture quotidienne. À long terme, ce genre de culture économique, même vulgarisée, s'avère d'une extrême importance. Entre autres parce qu'en temps de crise elle interdit aux ambitieux de se hisser au pouvoir par une démagogie facile.

Mais les grandes questions idéologiques apparaissent secondaires par rapport à celles qui se posent déjà sur le plan de l'éthique: les mères porteuses, les naissances in vitro, les manipulations génétiques et la production de mutants, tout cela met en cause la nature même de l'être humain. Pour la première fois les hommes doivent assumer à l'échelle planétaire la responsabilité collective des conséquences de leurs activités.

Comment décider? Une certitude: on ne pourra plus évoquer des règles transcendantales. Assisterons-nous à un retour des philosophes? Peut-être, puisqu'il va falloir argumenter pour déterminer ce qui est juste et ne l'est pas. Mais comment trancher?

Habermas et la nouvelle école de Francfort proposent d'établir un consensus par argumentation. Soulignons ici simplement quelles importantes perspectives pour la politique découlent de la structure communicationnelle du jeu de langage posée comme source de validité de l'éthique.

Fort bien, répond Lipovetsky aux Allemands. Mais concrètement, il n'y a que deux attitudes possibles. Ou bien, à la suite de Platon, on affirme que seuls les sages peuvent répondre à ces questions. Et on multiplie les comités de bio-

éthique, faits de philosophes, de gens d'Église, de scientifiques. Ou bien, solution démocratique et libérale, on soutient que chaque individu a le minimum de raison pour savoir ce qui lui convient. Incombe alors à l'instance politique la responsabilité d'appliquer la décision établie par l'usage du référendum.

À condition que les médias forment l'opinion sur ces débats et lui donnent les moyens de répondre par les nouvelles techniques interactives, Lipovetsky croit que même les grandes questions morales ne devraient pas échapper au contrôle de la majorité. Et que celle-ci seule devrait déterminer ce qui est un crime ou non.

Réaction prévisible: la peur des élites devant le peuple ignorant et bête... Mais Lipovetsky souligne que la modernité a commencé avec la confiance envers la nature humaine, la croyance que celle-ci n'est pas mauvaise en soi, mais peut changer et se perfectionner. En fait, la société civile est bien en avance sur la société politique. Par exemple, en France, des sondages démontrent que 80% des gens sont en faveur de l'euthanasie. Alors que les dirigeants n'osent pas se prononcer sur le sujet.

Nous évoluons donc vers des sociétés plus détendues, plus pacifiques. Mais aussi plus angoissées, ce qui est le prix de la liberté. On ne vit plus dans une société de la morale. Mais de l'information. Il faut ouvrir le débat, pour qu'ensuite les individus puissent se déterminer et choisir.

L'intellectuel n'a plus à jouer un rôle critique, de dénonciation du monde. Les médias le font mieux que lui. Quand Voltaire dénonçait l'affaire Calas, c'est que les gens ne savaient pas. Mais quand on voit à la télé un étudiant chinois exécuté par balle dans la tête, on n'a pas besoin d'un intellectuel pour dire que c'est horrible. L'intellectuel n'a plus à insuffler des valeurs de justice et d'idéal, comme si dans la société, ces valeurs n'existaient pas. Le peuple est aussi démocrate, sinon plus, que bien des intellectuels. Par conséquent, pour Lipovetsky, est révolu le rôle de l'intellectuel qui

incarnait la raison face à l'histoire. Il lui faut plutôt essayer de se mettre au-dessus des analyses trop proches de l'événement que font soit les hommes politiques, soit les médias. Parce que l'intellectuel n'a pas à plaire à un public ou à récolter des suffrages, il peut prendre un peu plus de recul que les autres pour se demander: Où va le monde?

Mais, soutient Lipovetsky, le but du philosophe, c'est de comprendre le monde, non pas de le juger. Mais il y a plus. Face au criticisme de ses collègues allemands, qui se méfient profondément des effets pervers du progrès technologique, on sent chez ce Français une connivence jubilatoire avec l'époque moderne, celle de «la vie sans impératif catégorique». Attitude superficielle? Certes, mais qui devient exemplaire au sein d'une démocratie frivole. Et quel dommage qu'à côté de son portrait de Diderot, Fragonard n'ait pu nous donner celui de Lipovetsky. À deux siècles de distance, ces sourires complices eussent illustré de manière éclatante ce qu'on pourrait appeler la profondeur de la légèreté.